

de jouir en pensant que l'on ne pourra pas le faire tous les jours.

Or, il n'est rien qui rappelle plus éloquemment l'idée de la mort qu'un cimetière, rien qui saisisse plus fortement l'esprit et le cœur. Il faut donc faire disparaître cette institution incommode, ces symboles désagréables et de là ce cri que nos sensualistes, nos matérialistes, nos païens modernes en un mot, poussent avec la même énergie et le même ensemble que les païens d'autrefois : *arcae non sint christianorum*. Supprimons donc les cimetières ; il ne suffit pas d'avoir éloigné des habitations et porté hors des regards ces champs funèbres qui attristent et qui font réfléchir, il faut les faire disparaître totalement.

Voyez aussi quels immenses avantages en retirera la libre jouissance. On conservera la cendre des morts, un peu de poussière blanche, dans des urnes d'une forme toute artistique, dont l'œil suivra avec complaisance les contours gracieux, on bâtira même de beaux édifices pour y accumuler ces restes vénérables. Tout cet art ne viendra pas troubler dans leur calme insouciance, les pensées d'un livre-viveur, car on visitera un *Colombarium* comme on visite un musée d'histoire naturelle ou un musée historique ; on en peut parcourir les galeries d'un œil sec et d'un cœur léger.

Mais une visite au champ de la mort, une fosse de cimetière, grand Dieu ! un tombeau, quelle qu'en soit la grandeur, c'est la mort implacable, la mort avec toutes ses amertumes et ses désillusions.

Brûlons donc les morts, restes incommodes et importuns, brûlons-les au nom de la science moderne, au nom de la civilisation du XIX^e siècle, au nom de l'économie, au nom de l'hygiène. Voilà le fond de la question : dans l'impuissance de supprimer et d'anéantir la mort, il en faut faire disparaître les signes extérieurs et le symbole le plus frappant.

L'ÉCOLE DE RÉFORME.

Montréal possède peu d'établissements plus intéressants à visiter que son Ecole de Réforme, vaste et bel édifice érigé, il y a quelque dix ans, grâce à la générosité de feu M. Berthelet. Au bruit des transformations merveilleuses qu'opéraient dans plusieurs villes de la Belgique les frères de la Charité, Mgr. de Montréal réclama leur dévouement en faveur des besoins de sa ville épiscopale. Ils accoururent à sa voix.

D'après le programme primitif, l'Etablissement devait servir de refuge aux misères de tout âge. Depuis quelques années, il est exclusivement affecté à la détentention d'enfants et de jeunes gens surpris sur la pente glissante qui mène à la carrière du vice. Ces infortunés, qui ne doivent souvent leur malheur qu'à

une nature exubérante, à un excès de liberté, ou à quelqu'échappée accidentelle, trouvent, dans tous les cas, auprès des bons Frères, un travail qui les relève, une direction et une discipline ferme qui les aident à rentrer dans le chemin de la vertu. La société les reçoit après leurs années d'épreuve, transformés en artisans laborieux et honnêtes. Ils sont actuellement au nombre de près de trois cents à l'Ecole. Les plus jeunes fréquentent des classes élémentaires ; les autres sont répartis en différents ateliers où, sous la direction d'un Frère et d'ouvriers habiles, ils acquièrent pour plus tard les moyens d'entrer dans une carrière honnête.

J'ai pu faire dernièrement à loisir et en détail, pendant les heures de travail, la visite de l'Institution : je souhaite aux amis de la Religion et de la jeunesse la jouissance que m'a procurée ce consolant spectacle. Deux circonstances particulières ajoutaient à mon intérêt. D'abord, tout en admirant les beautés de l'Etablissement, je jouissais de la compagnie d'un ancien ami de Collège, aujourd'hui Frère Louis de Gonzague ; ensuite, ayant autrefois connu assez intimement l'Ecole de Réforme, lorsqu'elle était à St. Vincent, j'allais être à même de comparer.

Après quelques minutes de reconnaissance au parloir, F. Louis nous invita, mon compagnon et moi, à nous mettre en campagne. Notre première visite fut, comme de droit, à Notre Seigneur. Il s'offrit à nos adorations dans une chapelle pieuse et tenue avec un grand soin. Quelques cinq ou six Religieux étaient en prières autour de l'Autel. C'est donc là, auprès du Cœur du divin Maître, que ces hommes de la charité vont puiser le secret de l'influence qu'ils savent exercer sur les cœurs. Le premier sentiment qui s'offrit à mon âme fut de rendre grâce à Dieu pour le respect et les attentions dont Il était entouré dans son sanctuaire.

Ce premier devoir accompli envers le Maître de la maison, nous commençons la visite des ateliers. Après avoir suivi quelque temps un corridor bien éclairé : "Voici l'atelier des cordonniers," nous dit F. Louis. Comme il ouvre la porte avec une certaine solennité, nous nous voyons accueillis, dès le seuil, par une centaine de petits yeux vifs et perçants, qui se baissent modestement dès qu'ils ont reconnu notre caractère de visiteurs. Sur le champ, toutes les têtes se découvrent, puis le travail se continue. Le Frère directeur de ce département travaillait lui-même vigoureusement au milieu de ses jeunes pupilles, remplissant par là le vieux et sage précepte : *Doce faciendum, doce faciendum*. Après quelques instants, il laissa sa besogne et vint nous faire les honneurs de son petit